

Les Intérêts et la Sottise

LA mort de Philippe Daudet a démontré aux gens les moins prévenus la misère profonde de l'Action Française, sa stérilité.

Cette poignée de petits bourgeois et de hobereaux français crispés sur des idées mortes, vidées par l'évolution économique de toute réalité sociale, est tombée avec une naïveté aussi grossière que ridicule dans le panneau tendu par les anarchistes, cette autre poignée d'hommes crispés sur des idées qui ne furent jamais viables.

Un lycéen de quinze ans, façonné par une éducation impitoyable, s'est insurgé contre son père et renversa les valeurs dont on l'écrasait.

Anecdote familiale fréquente dans une classe en décadence où les disciplines à leur déclin se tendent, parfois intolérablement, avant de se briser. Histoire banale, dans la bourgeoisie du XIX^e siècle, du catholique qui engendre un athée, ou de l'athée qui engendre un catholique.

Dans le cas du petit Daudet, une hérédité tarée pousse les choses à l'absurde, en l'espèce, au tragique, et le petit Daudet s'abouche avec les anarchistes du Libertaire. Le conflit est si fort en lui, entre son éducation et ses réactions, qu'il se tue.

Voilà un beau fait-divers.

Le Libertaire lance son édition spéciale.

L'Action Française, qui s'était tu jusque-là, répond par une autre édition spéciale.

Charge de camelots. Les passants alléchés par le sang et le scandale s'arrachent les deux feuilles. Le tirage monte. Les imaginations galopent aussi bien chez la portière que dans le salon littéraire ou le cénacle (Dostoïewsky, Freud, pensez donc !)

Cependant, l'Action Française corse son fait-divers. Tandis que Maurras (Maurras le rhéteur, Maurras le sophiste) s'empêtre dans une justification misérable du mensonge et du faux politiques, Daudet que pousse aussi son hérédité torche ses élucubrations policières et soudoie son mystérieux camelot.

Enfin, tout se dégonfle.

Ainsi fait l'Action Française avec « la Ruhr », « les Traîtres », « les Boches », « les Juifs » et tout ce qu'on voudra.

Des mots, du bruit. Bref, de la mauvaise littérature.

Tel est en politique le lot de ceux qui n'interprètent point les sentiments et les désirs d'une fraction importante du corps social actif.

C'est là — nous eûmes l'occasion de nous en rendre compte — les réflexions mêmes de gens indifférents, voire sympathiques à l'A. F.

— Quelle belle occasion d'« avoir » les anarchistes, l'Action Française a-t-elle ratée, me dit l'un d'entre eux. Elle n'avait qu'à réduire fort dignement la mort du petit Daudet à ses proportions étroites et tragiques (d'un tragique purement littéraire d'ailleurs). Elle aurait gagné la sympathie même de ses ennemis les plus décidés.

Cela est vrai, mais il eût fallu à l'A.F. un sens des réalités, autrement dit une probité, dont elle est congénitalement démunie.

BARRÈS est mort. Le faux patriote a trouvé un digne panégyriste en Binet-Valmer, faux poilu, puis en Léon Bérard, faux grand homme. Léon Bérard enterrant Barrès ! Léon Bérard qui s'était lancé, à la Chambre par son talent d'imitateur, d'homme-perruche, jacassant avec noblesse sur le cercueil du plus grand faussaire intellectuel !

Dans son cabinet de travail, Barrès avait un buste de

Pascal, et, se cambrant à sa table, il en singeait le profil pour que le visiteur s'extasiât de la géniale ressemblance. Bérard, débitant son oraison funèbre, a dû, malgré lui, singer à son tour le fameux « mouvement de menton ». Mais les cascades finissent toujours, et Bérard, hélas, ne trouvera personne pour le singer.

L'Académie Française s'était fait représenter aux obsèques par M. Jules Cambon.

Impossible de mieux choisir pour symboliser notre grande bourgeoisie. Le digne académicien est, en effet, une des gloires de notre diplomatie, et, il y a peu de temps encore, présidait, à ce titre, la Conférence des Ambassadeurs. Mais en même temps, il présidait la filiale, en France, de la Standard Oil. Avec ce brelan, on fait figure, en démocratie.

Malheureusement pour M. Cambon, le scandale Berthelot éclata comme un pétard sous son fauteuil. On lui donna à choisir entre les intérêts de la France à la Conférence des Ambassadeurs et ceux de la Standard Oil en France. Et M. Cambon n'hésita pas à servir dorénavant le trust américain. Nul n'était mieux qualifié pour trémoliser sur Metz et Strasbourg et Barrès porte-parole de l'énergie nationale que cet homme d'affaires du capitalisme étranger.

LA vraie oraison funèbre de Barrès patriote de l'Arrière, demandons-la à Barrès lui-même, au seul Barrès sincère : celui qui chantait le Culte du Moi. Songeant alors aux jeunes gens de sa génération, il écrivait dans *Sous l'œil des barbares* :

Je leur dis, et d'un ton fort assuré :

« Il n'y a qu'une chose que nous connaissions et qui existe réellement parmi toutes les fausses religions qu'on te propose, parmi tous ces cris du cœur avec lesquels on prétend te rebâtir l'idée de patrie, te communiquer le souci social et t'indiquer une direction morale. Cette seule réalité tangible, c'est le Moi, et l'univers n'est qu'une fresque qu'il fait belle ou laide ».

Dans ces conditions-là, on peut se mettre Président de la Ligue des Patriotes tant qu'on veut, tant que « ça rend ». Mais pas jusqu'à supprimer ce précieux MOI, « seule réalité », donc seule Patrie ! Se sacrifier autrement qu'en phrases, ça jamais !

UN mien camarade eut ses dix-sept ans en 1915. Il lisait quotidiennement dans l'Echo de Paris les « chroniques de la grande guerre », signées Barrès. Un jour que son auteur était à court de copie, faute d'un « réconfortant » communiqué, l'article lançait un énergique appel pour la Ligue des Patriotes : « Adhérez ! Il faut mobiliser toutes les forces morales du pays ! J'organise une campagne, des réunions de ligueurs, toute la guitare ».

Mon blanc-bec porta sur-le-champ sa cotisation rue de Valois. Membre actif ? lui demanda-t-on. — Actif ! Suractif ! Bien entendu ! Puisque Barrès le réclame de tous !

Après quinze jours d'attente et plusieurs réclamations, le ligueur en herbe reçut convocation du Président de la section de son quartier. Il s'y rendit, le cœur battant, et se trouva... dans une boutique d'antiquaire où une sorte de momie mécanique posait sa pipe de 1870 pour lui tendre les os de sa main.

La guerre — grâce à Barrès parmi d'autres — dura assez longtemps pour que mon camarade s'en vint au front connaître la jeunesse de son peuple et haïr à mort certaine classe et certains vieillards.